



La lettre du Collège de France

42-43 | 2016-2017
La Lettre n° 42-43

Enrique Vila-Matas. Avec la participation de Dominique Gonzalez-Foerster

24 mars 2017

Enrique Vila-Matas et Dominique Gonzalez-Foerster



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lettre-cdf/3864>

DOI : 10.4000/lettre-cdf.3864

ISSN : 2109-9219

Éditeur

Collège de France

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2018

Pagination : 23

ISBN : 978-2-7226-0487-2

ISSN : 1628-2329

Référence électronique

Enrique Vila-Matas et Dominique Gonzalez-Foerster, « Enrique Vila-Matas. Avec la participation de Dominique Gonzalez-Foerster », *La lettre du Collège de France* [En ligne], 42-43 | 2016-2017, mis en ligne le 01 juillet 2018, consulté le 01 avril 2023. URL : <http://journals.openedition.org/lettre-cdf/3864> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lettre-cdf.3864>

Tous droits réservés

24 MARS 2017

ENRIQUE VILA-MATAS AVEC LA PARTICIPATION DE DOMINIQUE GONZALEZ-FOERSTER



Alain Prochiantz a évoqué, en guise d'introduction à la conférence, le dernier ouvrage d'Enrique Vila-Matas, *Mac et son contretemps*¹, dans lequel on trouve une phrase tirée du *Degré zéro de l'écriture* : « le roman est une mort qui fait de la vie un destin ». Ce livre est une réflexion sur l'écriture menée, pour ainsi dire, de l'intérieur de l'écriture. Une dislocation, une inspiration mallarméenne, non sans correspondances avec les arts contemporains. Cette tension d'une écriture luttant contre la pente romanesque qui s'exerce au centre de l'œuvre est rendue particulièrement sensible. C'est un voyage au cours duquel tout se dissipe. Mac semblant progresser à rebours à la rencontre de ce dernier contretemps, au sens littéral du terme, celui qui marque, paradoxalement, la disparition de l'individu, l'impossible achèvement de l'œuvre, son inachèvement définitif, sauf, à être réécrite, copiée et répétée.

EXTRAITS DE LA CONFÉRENCE « RADICALEMENT PAS ORIGINAL » (BASTIAN SCHNEIDER)²

1 Je m'appelle Bastian Schneider et, comme il fallait s'y attendre, je suis masqué. Fidèle à ma devise, « *Larvatus*

prodeo », l'expression utilisée par Descartes pour ne pas manifester clai-

rement sa façon de penser. Il voulait éviter les problèmes en évoluant sur deux plans : la pensée explicite et l'occulte.

2 Ces deux plans me rappellent l'histoire des deux journaux que Witold Gombrowicz écrivait en même temps : l'un, explicite ; l'autre, occulte.

D'un côté, il y avait le journal qui a fini par devenir son chef-d'œuvre : un livre de haute tenue littéraire dans lequel une puissante subjectivité se réaffirme à chaque page à travers une personnalité inventée que ne défigure jamais l'intimité de l'auteur.

De l'autre, le journal qu'il appelait en secret *Kronos*, journal occulte qui n'a été publié que des années après sa mort : la face B, les « bas-fonds » de son chef-d'œuvre.

Kronos est une sorte de négatif du discours littéraire de son journal contenant la description succincte d'une existence dépouillée de tout, la simple vie de l'auteur du journal explicite, sans fioritures, sans rajouts ni artifices, la vie telle qu'elle est, dure, âpre, sans trame ni style, au bord de l'abîme, donnant à voir à tout éventuel lecteur la vérité nue que nous avons l'habitude de cacher derrière notre écriture littéraire. La vie sans rien.

3 La vie sans rien. Un genre de vie qui ressemble à celle que je mène ici, dans cette maison de plus en plus déserte, de plus en plus vide, avançant à chaque seconde de quelques millimètres vers l'abîme. Une maison qui m'en rappelle une autre, à Paris, dans laquelle j'ai vécu quelques semaines, à deux pas de la rue de Vaugirard, où il n'y avait pas non plus grand-chose, ni meubles ni peintures. Le sol était recouvert d'un tapis de fibre de coco et les fenêtres n'avaient ni rideaux ni stores. La vie et rien d'autre, dure, âpre. Une amie, Yoshiko Hirayama, est venue me voir et m'a dit : « Une vieille chaussure serait très belle dans cet espace ».

Une chaussure ? Les gens pensent parfois des choses qui semblent se dérouler dans un circuit différent de celui de notre esprit. Je lui ai demandé de mieux s'expliquer, mais elle a refusé. Comme si elle craignait que je découvre d'où elle avait tiré cette phrase. À partir de ce jour-là, chaque fois que je tombais sur Yoshiko Hiramaya, je pensais toujours : « Ah, la dame qui cache l'origine de ses phrases ! ». D'une certaine manière, elle est devenue pour moi une étrange icône de mon non moins étrange, presque invisible, métier.

4 Mon métier — collectionneur de citations littéraires — a fini par déformer ma paisible personnalité de jadis.

Je m'appelle Bastian Schneider et je suis l'assistant d'un auteur pour qui je fais juste fonction de serviteur de phrases sorties de leur contexte. Il m'appelle « L'intertextuel ». Voilà ce que je suis, « L'intertextuel », car je ne l'assiste que pour une partie de son œuvre.

Je lui fournis des citations littéraires, toutes celles que — préalablement modifiées — je lui remets de temps à autre. D'un ton toujours humble, parce que ce n'est pas à mon âge que je vais me leurrer : je loge dans le négatif de son image d'auteur. Il est vrai que ce n'est peut-être pas aussi horrible qu'on pourrait le croire. Qui sait si, un jour, aujourd'hui même par exemple, je ne parviendrai pas à parler depuis le négatif de cette image.

5 Je me souviens d'un aphorisme de Kafka datant de son séjour au village de Zürau : « Il reste à faire le négatif, le positif nous est déjà donné ».

¹ Publié aux éditions Christian Bourgois (traduit de l'espagnol par André Gabastou), 2017.

² Le texte de la conférence a été traduit de l'espagnol par André Gabastou.